

**CRÉATION**

# UN ENNEMI DU PEUPLE

**COMÉDIE**

Texte **Henrik Ibsen**  
Adaptation **Jean-Marie Piemme**  
Mise en scène **Sébastien Bournac**



**REVUE DE PRESSE**

Mars 2018

LE CLOU DANS LA PLANCHE

# UN ENNEMI DU PEUPLE

Par Marc Vionnet, publié le 11/03/2018

**C'est un lanceur d'alerte d'un genre particulier qui est au centre d'*Un ennemi du peuple*, pièce de 1882 du dramaturge norvégien Henrik Ibsen. Direction le Sorano pour découvrir la nouvelle création de la compagnie Tabula Rasa, mise en scène par Sébastien Bournac. Un certain regard sur la place de l'individu dans une démocratie ? Assurément, mais ce spectacle acide en forme de bousculade fourmille d'autres questions brûlantes.**

## LA CONTROVERSE

Le docteur Thomas Stockmann en est sûr, le rapport qu'il a commandé le confirme : les eaux de la station thermale de sa ville natale sont saturées de bactéries. Une « fosse pestilentielle », rien de moins, une pollution due aux tanneries industrielles de la région. L'opinion publique doit être alertée sur ce scandale sanitaire : au nom de l'intérêt général, le docteur prévient Le messager du Peuple, le journal local. Fort du soutien de la presse et des petits propriétaires bourgeois, Thomas Stockmann jubile en pensant à la reconnaissance de ses concitoyens. Seulement, le maire de la ville n'est autre que son frère, qui en tant qu'élus municipal doit préserver les intérêts économiques de la ville. L'impact financier d'une fermeture pour rénovation des conduites d'eau serait désastreux. Ainsi vont s'affronter deux convictions individuelles, qui ont pourtant le même objectif : défendre le bien-être des habitants. Quand l'un brandit de bonne foi le Droit et le Devoir civique, l'autre répond par le Pouvoir et l'Economie. Piqué dans son orgueil par les défections de son entourage (le comité de tempérance réclame de la modération !), le docteur enrage et devient un agitateur criant à la révolution populaire. « Il faut balayer tous ces combinards !

Il nous faut des hommes jeunes ! » Le « public aimant les idées reçues, pas les vérités », l'antagonisme de ces deux entêtements se transformera en guerre médiatique et personnelle.

« Mon seul objectif est de dire au public ce qui est fait en son nom et ce qui est fait contre lui » ; ce n'est pas une phrase tirée d'Un ennemi du peuple, mais une affirmation de l'informaticien Edward Snowden à propos de ses révélations sur les surveillances de masse en 2013. Bien qu'écrite en 1882, la pièce d'Ibsen charrie de nombreuses questions qui font encore écho aujourd'hui. Ecologie, politique, opinion publique, presse, libéralisme... Le bras de fer autour de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes est un autre exemple de problématique contemporaine. Ces thématiques de société rencontrent également dans la pièce d'Ibsen des interrogations individuelles. Quelles sont

les motivations profondes qui forcent un individu à sortir de la masse pour porter une parole publique au nom du bien commun ? Quel est le prix du consensus collectif démocratique ? et la place de l'ego dans ce processus de représentativité ? Quelle est la frontière entre conviction et fanatisme ?

## GRANDEUR ET DÉCADENCE DU CITOYEN

Drame ou comédie ? Sur le point de terminer l'écriture de ce texte, Ibsen ne savait de quel côté pencher. Si plusieurs angles de traitement sont possibles, Sébastien Bournac a choisi celui de la comédie noire. La mise en scène non-réaliste, toute en distanciation, permet une mise en relief du mécanisme d'emballage. Costumes noirs, visages cernés fardés de blanc, les comédiens évoluent dans une scénographie minimaliste faite de mobilier industriel et modules d'acier servant de portes ou de murs. Les adresses au public sont nombreuses, et puisqu'il est question d'individu et de « majorité compacte », le sens de certaines répliques est particulièrement savoureux dans le contexte d'aujourd'hui. Que ce soit à l'échelle d'un quartier, d'une ville, d'un pays, ou d'un parti politique, le spectateur est renvoyé à ses responsabilités de citoyen, d'électeur ou d'acteur de son environnement. Le rire est jaune, et sans donner de leçon, cet humour à rebrousse-poil questionne la manière de s'engager, de s'impliquer, ou de rester passif en suivant les idées reçues. Par son titre, la pièce sonne comme une tragédie antique : peu importe les choix qui seront faits, le sort du héros est déjà fixé. On assiste alors – chez ce docteur pétri de bonnes intentions – à la montée inexorable d'une pensée fascisante et mégalomane, sans plus aucun discernement. Les forces démocratiques en mouvement pour étouffer cet antidote (au commencement), ou guérir de ce poison, sont mises à nue de manière passionnante. La belle distribution soutient parfaitement le propos, avec un Régis Goudot vigoureux et une Alexandra Castellon imposante dans le rôle du docteur Thomas Stockmann. On retient ce visage bouffi de rage par écran vidéo interposé, où la comédienne expulse avec une colère froide un discours à la fois jouissif et glaçant.

Avec une adaptation d'une telle qualité (signée Jean-Marie Piemme), se dégageait de ce soir de première la sensation d'une mise en scène de bonne facture, allant sur un rythme crescendo, et laissant penser que cette création n'a pas dit son dernier mot. Ami lecteur, laisse-toi bousculer, asticoter, tarabiscoter par *Un ennemi du peuple*. Le citoyen qui est en toi te dira merci.

## À ÉCOUTER ÉGALEMENT :

Critique sur Radio Présence (émission du Brigadier)

[www.radiopresence.com/emissions/culture/spectacle-vivant/audition-libre/article/le-brigadier-et-les-prodiges](http://www.radiopresence.com/emissions/culture/spectacle-vivant/audition-libre/article/le-brigadier-et-les-prodiges)



Mars 2018

LA TERRASSE

## UN ENNEMI DU PEUPLE

Par Manuel Piolat Soleymat, publié le 27/03/2018

**C'est au Théâtre Sorano de Toulouse, institution qu'il dirige depuis mai 2016, que Sébastien Bournac a créé *Un Ennemi du peuple* de Henrik Ibsen le 8 mars dernier. Une comédie passionnante, acérée, dont le metteur en scène éclaire toute la complexité.**

Blouse blanche de médecin au corps, présence hautement physique et jeu inspiré : Alexandra Castellon se lance dans la pièce d'Henrik Ibsen avec une autorité surprenante. C'est elle qui interprète le docteur Stockmann, rôle principal d'*Un Ennemi du peuple* (l'adaptation de l'œuvre est ici réalisée par l'auteur belge Jean-Marie Piemme), personnage d'homme qu'elle s'approprie sans jamais que ne se pose la question du féminin ou du masculin. Car la performance de la comédienne, à l'instar de la mise en scène élaborée par Sébastien Bournac, s'attache à réinterroger la profondeur de cette fable sociale et politique, plutôt qu'à se contenter d'en restituer une image toute faite. Lorsqu'on demande au directeur du Théâtre Sorano de définir la ligne artistique qui l'a porté, il y a un peu moins de deux ans, à la tête de la scène toulousaine, il répond qu'il a défendu un projet centré sur le théâtre qu'il aime : un théâtre joyeux, populaire, inventé par (et pour) des imaginaires d'aujourd'hui. C'est bien ce qu'il ressort de sa très belle version d'*Un Ennemi du peuple*, qui tient à distance les attendus du réalisme contemporain pour imposer une théâtralité forte, entre

inflexions de jeu organiques et univers à la limite de l'abstraction.

### ALEXANDRA CASTELLON : UNE SURPRENANTE DOCTEUR STOCKMANN

Les mésaventures du docteur Stockmann – qui se met à dos l'ensemble de ses concitoyens en dénonçant un scandale de salubrité publique menaçant la prospérité économique de la petite ville de province dans laquelle il vit – prennent corps au sein d'une scénographie au dépouillement radical. Transportant les personnages d'Ibsen au sein de cette boîte à jouer obscure (quelques scènes se déroulent en bord de plateau, devant un rideau qui se ferme et s'ouvre à dessein), Sébastien Bournac ne se contente pas de renvoyer dos à dos santé et prospérité économique, vérité et manipulation. Il explore les champs beaucoup plus équivoques des comportements auxquels peuvent mener la colère, l'orgueil et l'aveuglement. Tout cela est d'une grande lucidité. Aux côtés d'Alexandra Castellon, Elodie Buisson, Anne Duverneuil, Régis Goudot, Jean-François Lapalus, Régis Lux et Ismaël Ruggiero complètent une distribution exemplaire. Le directeur du Théâtre Sorano signe la réussite d'un spectacle extrêmement personnel. Une comédie exigeante, aux accents noirs et farcesques, qui se nourrit de l'inventivité des acteurs pour mettre en mouvement notre regard, notre pensée, notre imaginaire.

Mars 2018

LA DÉPÊCHE DU MIDI

## «UN ENNEMI DU PEUPLE» DANS UNE AUTRE DIMENSION AU THÉÂTRE SORANO

Par Pascal Alquier, publié le 14/03/2018

**C'est au Théâtre Sorano de Toulouse, institution qu'il dirige depuis mai 2016, que Sébastien Bournac a créé *Un Ennemi du peuple* de Henrik Ibsen le 8 mars dernier. Une comédie passionnante, acérée, dont le metteur en scène éclaire toute la complexité.**

Qu'il est difficile de laisser la vérité éclore lorsque les intérêts particuliers, les mensonges, la liberté d'expression et de la presse s'entremêlent ! C'est ce qu'apprend à ses dépens le docteur Stockmann, lorsqu'il décide de porter à la connaissance de tous, la pollution des eaux alimentant l'établissement thermal du cru par la voie de l'organe de presse local, «Le Messager du Peuple». Les têtes pensantes de la petite bourgade se liguient pour protéger le bien commun et les fi-

nances de certains. Toutes ressemblances avec des faits passés, actuels voire à venir tant l'actualité de la pièce écrite en 1882 par Henrik Ibsen résonne avec nos temps présents ne sont pas fortuites... Mais jusqu'où le docteur Stockmann a-t-il raison ? «C'est la question fondamentale explique le metteur en scène Sébastien Bournac. On peut mener les plus grands combats, si les intentions qui se cachent derrière ne sont pas pures, c'est dangereux.» Le texte dense de l'auteur norvégien s'impose à la mise en scène qui aurait gagné à plus de fluidité qui, pourtant, prend une tout autre dimension à l'aune du dispositif vidéo et du discours du médecin/Alexandra Castellon entourée des acteurs de la Cie Tabula Rasa en pleine maîtrise de leur art.

Mars 2018

CULTURE 31 / RADIO RADIO

## AU NOM DE LA VÉRITÉ

Par Sarah Authesserre, publié le 15/03/2018

**Sébastien Bournac présente dans son théâtre sa dernière création : « Un Ennemi du peuple » qu'il tire vers la fable imaginaire. Malgré tout, et en dépit de ses 136 ans, le texte de l'auteur norvégien Henrik Ibsen résonne furieusement d'un écho socio-politique très actuel.**

Après avoir adapté l'une des ses pièces [« Dialogue d'un chien avec son maître... »], lui avoir commandé l'écriture d'une autre [« J'espère qu'on se souviendra de moi »], Sébastien Bournac fait encore appel au dramaturge Jean-Marie Piemme pour l'adaptation d'une pièce de l'auteur norvégien Henrik Ibsen « Un Ennemi du peuple ». Si l'œuvre date de 1882, son propos reste résolument moderne et mordant. Cette « comédie » noire relate le parcours d'un homme idéaliste, médecin de profession et frère du maire de la même ville dans laquelle il exerce. Après avoir dénoncé une catastrophe sanitaire et écologique, révélation pour laquelle il se voyait déjà félicité par ses concitoyens, ce scientifique fervent de la vérité va, en réalité, faire l'expérience de la tyrannie des pouvoirs politiques, du libéralisme sauvage, de la bourgeoisie, de la presse et de l'opinion publique, pour finir ostracisé et acculé à la solitude. Si cela vous rappelle quelque sujet d'actualité, quelque lanceur d'alerte ou autre défenseur de la vérité et de la raison, vous êtes en droit de le penser. Pourtant, le metteur en scène et directeur du théâtre Sorano et son dramaturge ont pris le parti d'en faire une fable distancée, exempte de réalisme. D'où des choix de mise en scène, de scénographie et de distribution idoines.

En premier lieu : un plateau tout en noir et blanc, dans lequel seul le docteur Tomas Stockmann – l'ennemi du peuple en question – évolue en blouse blanche et le visage nu, au milieu de personnages eux vêtus de manteaux noirs et arborant un visage maquillé de blanc. D'autre part, le docteur Stockmann est ici interprété par la comédienne Alexandra Castellon, petit bout de femme réputée pour son jeu dynamique et sa gestuelle burlesque qui en firent notamment un excellent Puck dans « Le Songe d'une nuit d'été » mis en scène par Laurent Pelly et une mémorable bonne extravagante dans « La Cantatrice chauve » mis en scène par le même Laurent Pelly. Le docteur Stockmann sous les traits de la jeune comédienne se retrouve, par sa taille, à devoir lever le menton dans une attitude arrogante envers les autres : Peter, son frère (Régis Goudot), Hovstad le rédacteur en chef du journal local (Régis Lux), Aslaksen imprimeur et président de l'association des petits propriétaires (Ismaël Ruggiero), son beau-père (Jean-François Lapalus), ancien maître-tanneur à la retraite et responsable de la pollution des sols sur lesquels a été construit l'établissement thermal mis en cause. Soit : une comédienne au physique enfantin et à l'énergie infatigable, incarnant naïveté, idéalisme et assurance d'un personnage fantasque qui s'oppose au conformisme et à la versatilité de protagonistes « adultes » – élus, notables, propriétaires petit-bourgeois – qui veulent le réduire au silence. Une fable qui se manifeste aussi par une scénographie échappant à une identification socio-spatio-temporelle. Sur le plateau (noir et nu !) le regard du spectateur n'achoppe sur aucun élément référentiel. La scène est traversée dans

toute sa longueur par un unique panneau modulaire percé de portes, qui montrera son envers lors du retournement de situation, puis sera plaqué au sol au dernier acte pour figurer la demeure assiégée de la famille Stockmann.

Une scénographie dont on aura compris la visée plus symbolique que réaliste, plus mentale que sociale, servant d'espace de jeu à des figures plus proches de la caricature que de personnages psychologiquement complexes : un aréopage ridicule d'opportunistes (é)mus par leurs intérêts personnels et petites ambitions et non par le bien de la communauté. De mensonge, il en sera d'ailleurs question dès le premier acte, avec l'arrivée annonciatrice sur scène de Petra, la fille de Stockmann. Cette jeune institutrice qui elle aussi avance à visage découvert, dénonce un mensonge institutionnel primaire : celui instillé dans la tête des enfants par le système scolaire. Ibsen – en colère au moment de l'écriture de cette pièce contre la société norvégienne qui avait condamné sa précédente pièce « Les Revenants » – charge Stockmann, son double fictionnel, de toute sa rage contre le système et ce qu'il nomme « la majorité compacte » (les citoyens, nous, les spectateurs). Face à une opinion publique manipulée par les pouvoirs en place qui le broie, le discours du scientifique se radicalise. En effet, le docteur Stockmann seul contre tous, aux prises avec un conflit à la fois familial et social, n'est pas dépeint par son auteur comme un héros totalement positif et dépourvu d'ambiguïté, mais est-il pour autant ce fou hystérique et dangereux, comme la mise en scène de Sébastien Bournac voudrait le faire croire ? Si, effectivement, des contradictions habitent le personnage, ce trouble qui sous-tend la pièce ne se laisse pas percevoir dans le parti-pris de mise en scène : ni dans cette dichotomie chromatique un peu désuète noire / blanche de la scénographie, ni dans la forme de fable comique vers laquelle tend la pièce, ni dans le jeu infailible d'Alexandra Castellon. Dans ce contexte ambiant d'hypocrisie et de lynchage social, la dérive de Stockmann serait même plus envisageable sous l'angle du tragique que du condamnable.

Mais cette dimension tragique est absente d'un spectacle plutôt à charge contre le « héros ». Si la question essentielle que soulève la pièce d'Ibsen est celle de la vérité, elle interroge aussi la notion de démocratie : d'une part, celle impossible à exercer dans un système libéral et d'autre part, celle qui devrait guider nos choix de vie et nous pousser à agir selon la raison et non l'intérêt. Il est dommage que la mise en scène de Sébastien Bournac si bien investie par ses comédiens et à la dramaturgie si limpide, ne veuille s'en tenir qu'à l'énonciation d'un conte qui s'abstient d'un écho social, quand tout dans cette charge grinçante du XIX<sup>ème</sup> siècle fait écho à notre monde actuel soumis à la corruption et à la dictature du marché. Quand on assiste au retour de Silvio Berlusconi sur la scène politique. Quand un journaliste slovaque dénonçant les liens de dirigeants au plus haut de l'État avec la mafia, se fait assassiner... On le voit : « Un Ennemi du peuple » est un spectacle passionnant qui fait débat même près d'un siècle et demi après sa naissance. Ce qui n'est pas la moindre des qualités.

Février 2018

SCENEWEB.FR

## SÉBASTIEN BOURNAC MET EN SCÈNE UN ENNEMI DU PEUPLE DE HENRIK IBSEN

Publié le 19/02/2018

Un médecin découvre que les eaux qui alimentent le nouvel établissement thermal sont polluées par les rejets d'une industrie locale. Alors qu'il entend rendre publics les faits, il se heurte à l'opposition de son frère, le maire de la ville, qui, au regard des conséquences financières que cela entraînerait, préfère étouffer l'affaire. Commence le jeu d'une comédie féroce des opinions et des intérêts. Avec un humour énergique et grinçant, la satire y pointe les magouilles, mensonges et autres intimidations, le rôle des médias, les pièges de la démocratie...

Quelle place dès lors pour la vérité dans un monde pris entre les dangers de l'utopie et les brutalités du réel ? Sébastien Bournac, entouré d'une équipe d'acteurs fidèles, se confronte pour la première fois à Ibsen et redécouvre avec jubilation une pensée rendue à sa vérité subversive : celle d'un grand poète solitaire et rebelle.

Mars 2018

LA DÉPÊCHE DU MIDI

## IBSEN, L'ÉCOLOGIE ET LA DÉMOCRATIE

Propos recueillis par Pascal Alquier, publié le 06/03/2018

**En prise avec l'actualité, la nouvelle création de Sébastien Bournac, «Un Ennemi du peuple» d'Henrik Ibsen (1828-1906) immerge les acteurs dans un imaginaire singulier et aborde un questionnement sur les motivations de l'engagement.**

**Rencontre Sébastien Bournac, metteur en scène d'*Un ennemi du peuple* et directeur du théâtre Sorano...**

**Comment avez-vous abordé l'œuvre d'Ibsen, auteur norvégien du XIXe siècle ?**

Ibsen est un auteur que j'avais l'impression de connaître sans avoir lu toutes ses pièces mais j'en avais une image assez réductrice donc choisir «Un Ennemi du peuple» m'a permis de rectifier un peu le tir et de plonger dans un autre Ibsen, un Ibsen très intense, très paradoxal, contradictoire et dans une œuvre magnifique. J'ai relu l'ensemble des pièces et j'ai découvert la richesse et la diversité de sa théâtralité qu'on enferme souvent dans un salon bourgeois à la fin du XIXe siècle parce que c'est l'époque du vaudeville, de ce théâtre où la classe dominante, la bourgeoisie, se regarde. Il me semble qu'il y a des pulsions qui traversent l'œuvre qui sont intéressantes. Cette mise en scène a été le prisme pour retrouver toutes les forces à l'œuvre dans cette pièce très singulière.

**Avez-vous voulu extraire l'imaginaire, le fantastique de cette pièce ?**

Quand on me dit : «Ah tu montes *Un Ennemi du peuple*, cette histoire de pollution des eaux dans une ville thermale !» C'est une anecdote de départ mais je ne crois pas qu'on puisse résumer cette pièce à ça parce qu'elle arrive à un moment particulier de la carrière d'Ibsen, il vient de publier *Les Revenants*, une pièce qui a provoqué énormément de polémiques en Norvège, il est en exil à ce moment-là en Allemagne, dans un sentiment de colère et de haine avec son peuple. C'est intéressant d'imaginer ce qui a pu se passer dans son parcours, comment une pièce répond à une autre et comment il règle ses comptes comme le faisait Molière. Il se saisit de cette anecdote mais au bout de deux actes on sent bien que ce qui l'intéresse c'est son personnage,

le docteur Stockmann...

**Stockmann c'est lui ?**

C'est lui et pas lui. Là aussi c'est compliqué parce qu'il dit aussi bien «Le docteur Stockmann et moi-même avons quelques affinités» donc effectivement il y a un accord, on sent qu'il se projette dans la figure mais quelques années après il dit «Finalement ce que pense le docteur Stockmann ne regarde que le docteur Stockmann», il prend un peu ses distances, donc c'est vraiment un instantané d'Ibsen à ce moment-là qui nous intéresse parce qu'évidemment il fait entendre un certain nombre de choses qui font écho avec aujourd'hui.

**En effet, la pièce renvoie à quelque chose de très actuel...**

Plus qu'actuel parce que cette pièce n'est pas notre passé, c'est notre avenir. Elle est d'actualité pour plein de raisons en arrière-plan, on parle d'écologie, de la presse, des fake news, de la démocratie, de la majorité compacte, de la place de l'individu dans la société. Le premier plan c'est quand même cette histoire du docteur Stockmann qui, fort d'une vérité scientifique — les eaux sont polluées —, va transformer cette vérité dans la controverse qui l'oppose au reste du monde, en religion de la vérité, en passion dangereuse. J'avoue qu'il y a une sorte d'angle mort dans la pièce qui me passionne et je crois qu'on monte toujours les pièces plus pour les énigmes qu'elles proposent que pour les réponses qu'elles donnent.

**Stockmann, l'ennemi**

**Dans cette pièce de 1882, le docteur Stockmann fait de grandes découvertes : les eaux sont polluées, la société est entièrement viciée et polluée et «l'homme le plus fort du monde est aussi celui qui est le plus seul.» Stockmann c'est celui qui dénonce et se heurte aux intérêts économiques de la ville où les eaux thermales sont polluées par une industrie locale. Mensonges, magouilles et autres intimidations font le sel de cette comédie féroce qui dépeint un monde pris entre les dangers de l'utopie et les brutalités du réel.**

# J'AURAIS BIEN DU MAL À DIRE QUE JE SUIS UN ARTISTE

Propos recueillis par André Lacambra, publié le 20/02/2018

**Sébastien Bournac propose une nouvelle mise en scène d'Un Ennemi du peuple d'Ibsen (1828-1906). Un théâtre qu'il veut populaire dans l'exigence. Un théâtre qui sait déclencher le désir de théâtre.**

**Depuis deux saisons directeur du Sorano, pouvez-vous tirer un premier bilan et répondre à deux questions : À quoi servez-vous et quelle singularité cultivez-vous ?**

**S.B.** : Ce que je constate, c'est que le projet du Sorano, tel qu'il se déploie aujourd'hui, a suscité très vite un engouement chez les publics. En quelques semaines les spectateurs se sont emparés du projet et chacun y a trouvé son compte. La programmation propose différents théâtres, et cette diversité est essentielle. Zola disait il n'y a pas un théâtre, il y a des théâtres, je cherche le mien. Il n'y a pas un spectateur, mais des spectateurs. Je ne fais pas une programmation pour un type de public. Ce qui m'intéresse, c'est l'ouverture en créant des partenariats traditionnels avec les autres théâtres, ou parfois plus inattendus comme avec Arto ou L'Usine. Ce qui se traduit par le festival « Out » sur les allées Jules Guesde par exemple, ou la programmation hors les murs, ou la soirée organisée avec le festival Pink Paradise... Cela ouvre le champ des possibles, et, dans cette diversité, une identité forte apparaît. Sans oublier l'énergie, l'envie d'accueillir des spectacles. Notre offre n'est pas un empilement de spectacles, mais un parcours très construit, très rythmé dans une programmation que j'ai plaisir à penser et à faire. Un nouveau métier que je découvre !

**Vous collaborez pour une troisième fois avec le dramaturge Jean-Marie Piemme, peut-on parler de tandem créatif ?**

**S.B.** : J'ai rencontré Jean-Marie la première fois quand j'ai monté sa pièce *Dialogue d'un chien*. Il est venu voir le spectacle, nous nous sommes bien entendus et, comme j'aime le faire, j'ai développé une relation avec lui. Je trouve que la présence de l'auteur dans le processus de création, dans la réflexion sur le spectacle est très importante. De là est née une commande, *J'espère qu'on se souviendra de moi*. Aujourd'hui avec *L'Ennemi du peuple*, il ne s'agissait pas de continuer le même travail. Étant donné la qualité du dialogue entre nous, l'intelligence dramaturgique de Jean-Marie, je lui ai proposé de m'accompagner sur l'adaptation du texte. Mais je monte du Ibsen, il n'a rien réécrit. Nous avons travaillé sur des choix de traduction, des choix d'adaptation, des choix dramaturgiques. Il est un partenaire de dialogue permanent, dès que j'ai une difficulté je l'appelle, on se voit, mais tandem créatif je ne sais pas si c'est le mot juste. C'est un compagnon dramaturgique. Cette relation me nourrit énormément dans la réflexion théâtrale autant sur la forme que sur le fond, j'aime son engagement politique, son regard sur les oeuvres, sa pertinence, son acuité de lecteur. Tandem créatif oui, dans le sens où notre collaboration aboutit à des créations, mais je préfère le mot compagnonnage. Un compagnonnage qui me fait grandir.

**Vous montez Un Ennemi du peuple d'Ibsen, adapté par Piemme, pourquoi le choix de cette comédie noire comme vous qualifiez cette pièce ?**

**S.B.** : Une création c'est toujours une aventure. À l'origine je ne devais pas monter cette pièce mais un projet contemporain qui n'a pas abouti. Je me suis dit qu'il était temps de revenir au répertoire, mais lequel ? Je n'avais pas envie d'aller vers le 17<sup>e</sup> ou le 18<sup>e</sup>, donc j'ai pensé à cette pièce que j'ai souvent vue et avec laquelle j'ai une histoire. Il y a quelques années j'ai fait le dossier dramaturgique du spectacle de Claude Stratz au théâtre de La Colline, ensuite j'ai vu la version du Tg Stan qui était remarquable, puis plus récemment celle d'Ostermeier à Avignon. J'ai trouvé le spectacle réussi mais idéologiquement suspect. La pièce m'intéressait et je me suis mis à lire toutes les pièces d'Ibsen, puis je suis parti en Norvège pour saisir ce qui se joue dans la tête d'un auteur au moment où il écrit sa pièce.

**Qu'est-ce qui vous fascine dans cette pièce ?**

**S.B.** : Cette pièce est carrément dingue ! Elle est fascinante dans sa forme, sa structure. Ibsen commence à dire qu'il écrit une comédie, c'est juste après *Les Revenants*, pièce qui a fait scandale, il vit en exil en Italie et nourrit une haine pour la Norvège, un sentiment de ne pas être reconnu à sa juste valeur par son pays. Il dit vouloir écrire une comédie, mais à la fin il ne comprend plus son objet, les choses lui ont échappé. La modernité d'*Un Ennemi du peuple*, c'est la complexité d'entrer dans cette oeuvre. Elle a toutes les caractéristiques d'un vaudeville, les deux premiers actes tiennent de la comédie bourgeoise avec ce docteur Stockmann qui découvre que les eaux de l'établissement thermal sont polluées, donc c'est formidable on aurait pu ne pas s'en apercevoir, on va faire les travaux ! Le docteur devient une espèce de sauveur, mais son frère, maire de la cité, lui intime l'ordre de se taire, car cela mettrait en danger la prospérité économique de la ville. La pression politique opérée par ce frère provoque un revirement de situation et là tout se radicalise. Avec le troisième acte tout s'accélère et le quatrième est un des actes les plus étonnants du théâtre du XIX<sup>e</sup> siècle.

**En quoi ?**

**S.B.** : C'est quasiment un monologue où le docteur se lance dans une logorrhée, une imprécation à la *Timon d'Athènes* contre le monde et la société. Ce qui est très étonnant dans la pièce, ce n'est pas de dire l'importance des lanceurs d'alerte, et je ne monte pas *Un Ennemi du peuple* dans cette volonté de coller à l'actualité écologique. Au fond le sujet de la pièce, c'est la folie d'Ibsen. Ce narcissisme effroyable qui sous-tend l'action du docteur. Il faut se méfier des intentions sous les actes. Cet homme qui a su créer l'empathie du public, à la fin de la pièce se met à tenir des discours idéologiquement extrêmement suspects, proche d'une extrême droite, avec un appel à la destruction de la société, il est quasiment dans une parole terroriste. C'est cela qui est

Mars 2018

RAMDAM

fascinant. Le trouble que cela crée pour le public. Comment peut-on en arriver là ? Quand on fait de la vérité, de la pureté une religion, c'est toujours extrêmement dangereux. Du coup, cette radicalité qui surgit, nous emmène dans des endroits troubles de la pensée humaine où il nous est très difficile de nous reconnaître. Je trouve cette complexité très moderne. C'est comme si l'auteur en cours de route, parti pour écrire une comédie, détruisait sa propre pièce dans une énergie haïneuse qui lui échappe. Tout cela m'intéresse beaucoup : jusqu'où le docteur Stockmann a-t-il raison ?

**C'est ce théâtre des passions, de la pulsion, de la folie qui me passionne. Dans quelle tendance du théâtre français vous inscrivez-vous ?**

**S.B.** : Je suis un classique. Un metteur en scène qui ne se considère pas comme un démiurge. Je travaille à partir des textes, j'aime l'alté-

rité d'un texte, d'un auteur, c'est cela qui me déclenche. Après je travaille avec les acteurs pour proposer une vision. C'est un travail qui pourrait paraître bien ringard pour beaucoup au regard des esthétiques contemporaines. Moi, cela me plaît de travailler à cet endroit-là. Il faut beaucoup d'humilité surtout quand on a Ibsen en face ou bientôt Wedekind. C'est passionnant de voir ce que produit une oeuvre sur nous et d'arrêter d'avoir des points de vue sur tout. Le théâtre est un art collectif, je dialogue avec l'auteur, avec les acteurs, des choses échappent, parfois c'est douloureux, parfois c'est réjouissant, mais j'aime ce travail d'artisan. J'ai l'impression de faire du théâtre pour ceux qui n'y vont pas souvent, je me détache du sophistiqué. Je propose un théâtre populaire au sens où ça se passe avec le public. J'aurais bien du mal à dire que je suis un artiste, il n'y a pas de génie transcendantal qui me traverse. Je suis un modeste artisan. Je le dis sans fausse modestie.

Mars 2018

FLASHBDO

## IBSEN, LANCEUR D'ALERTE ?

Propos recueillis par Cécile Brochard, publié le 01/03/2018

**Après le succès de sa dernière création *J'espère qu'on se souviendra de moi*, Sébastien Bournac directeur du Théâtre Sorano met en scène *Un ennemi du peuple* d'Ibsen avec les mêmes comédiens fétiches. Entretien.**

**Quelle énergie a entouré le choix de cette pièce ?**

**Sébastien Bournac** : Je suis plongé dans la lecture d'Ibsen depuis l'été dernier. J'ai tout relu, j'ai fait un vrai voyage dans l'oeuvre. Pour moi Ibsen est un génie incompris. Il a écrit des pièces incroyables, comme *Les Revenants* par exemple qui a fait scandale à l'époque.

Et *Un ennemi du peuple* est une pièce exponentielle, une pièce de colère qui va crescendo. Il la présente d'ailleurs au départ comme une comédie qui prend naissance dans le conflit entre deux frères, et il l'écrit en plein âge d'or du vaudeville, mais il ne tient pas le schéma de la comédie jusqu'au bout, c'est plus fort que lui : il y met de la noirceur, de la folie, il est comme un enfant qui finit par gribouiller son beau dessin !

**En quoi cette histoire nous parle-t-elle aujourd'hui ?**

**S.B.** : De mon point de vue *Un ennemi du peuple* est une pièce qui n'est pas uniquement contemporaine par le thème (un lanceur d'alerte de l'époque qui se trouve être le frère du maire découvre que les eaux de l'établissement thermal de la ville sont polluées) mais surtout par son état d'esprit. Ce qui m'intéresse ici va bien au-delà du combat que mène le docteur Stockmann : c'est plutôt de creuser la disjonction entre les intentions et les actes ou comment on passe d'un argumentaire légitime à une sorte de fanatisme de la vérité. On peut mener un combat juste pour de mauvaises raisons.

**Le personnage central justement, le docteur Stockmann, est joué ici par une femme...**

**S.B.** : Oui j'ai choisi de le faire interpréter par Alexandra Castellon car le fait que ce soit une femme donne une visibilité maximum à la transformation du personnage. On est dans une démesure très propre à Ibsen, il écrit des choses folles, très fantaisistes et j'avais envie de le « tirer » vers les Russes, vers l'univers mental des fous, vers Gogol. De le sortir un peu du salon naturaliste où on le cantonne trop souvent. Amener cette pièce ailleurs que dans la satire sociale, de la petite bourgeoisie, des politiques ou des journalistes, où on la situe d'habitude.

**Quelle adaptation a subi le texte ?**

**S.B.** : J'ai travaillé avec Jean-Marie Piemme, avec lequel j'ai travaillé sur mes créations précédentes. D'ordinaire les différentes traductions sont, comme les mises en scène, plutôt naturalistes. On a gardé la traduction du XIXe siècle en assumant sa théâtralité, mais on y a rajouté un poème, une métaphore, et on a clairement été à fond dans la démesure du 4e acte.

C'est un quasi monologue, le bon docteur Stockmann ne lâche rien, il en fait des tonnes ! Et c'est un plaisir d'exploiter toutes les dimensions du texte d'Ibsen, sa dialectique, sa polyphonie. On va vers la farce, vers les portes qui claquent, et la nature de la pièce se révèle alors insaisissable.

**Quelle « morale » pourrait-on tirer de cette pièce ?**

**S.B.** : Justement aucune ! On est tous des ennemis du peuple potentiels et tous comme le docteur Stockmann des individualistes forcés. Ce que la pièce montre c'est que la recherche de la vérité à tout prix peut mener à des idées controversées. Ibsen n'est pas naïf, ce qui l'intéresse, et moi avec, c'est l'âme humaine et comment les conflits de société font écho à l'intérieur même des individus.



## L'ENNEMI DANS LA GLACE

Propos recueillis par SÉBASTIEN VAISSIÈRE, publié le 01/03/2018

**Pour sa nouvelle création au Sorano, Sébastien Bournac s'essaie à une adaptation lucide d'*Un Ennemi du peuple*, classique bilieux du dramaturge norvégien Henrik Ibsen. La reprise de cette oeuvre de 1882 ambiguë et pleine de chausse-trapes, a donné à Boudu l'envie de réunir dans le décor de la pièce son metteur en scène et Aladin Larguèche\*, spécialiste toulousain d'Ibsen. Tout cela pour un dialogue sans contraintes dont on retiendra ceci : l'ennemi du peuple n'est pas à chercher dans les glaces de Norvège mais dans le miroir de la salle de bain.**

### Comment résumer *Un Ennemi du peuple* en trois phrases ?

**Larguèche :** C'est l'histoire d'un homme qui, naïvement, pense que le seul pouvoir de la vérité va remettre les imperfections de la société en place. Il se rend compte assez vite que ça ne suffit pas, et qu'il faut être de plus en plus radical pour arriver à son but. C'est une pièce qui illustre la comédie des pouvoirs, des partis, de la presse et des médias, et qui éveille le caractère versatile de l'opinion publique.

**Bournac :** C'est l'histoire d'un homme qui a raison et qui finit par avoir tort. Le parcours d'un individu qui se perd dans la folie à force de chercher la vérité. C'est l'illustration de cette phrase de Michel Foucault : « De l'homme à l'homme vrai, le chemin passe par l'homme fou ».

**Résumons la pièce : le Dr Stockman découvre que les eaux qui alimentent les thermes garantissant la prospérité économique de la ville sont polluées et nocives pour les curistes. Il attend que cette révélation fasse de lui un sauveur, mais le système et les intérêts de la communauté le broient, avec la complicité du maire, son propre frère, de la presse et des partis politiques, qui finissent par le qualifier « d'ennemi du peuple ». Stockman s'entête, en fait une affaire personnelle, et développe alors une pensée qu'on peut condenser ainsi : l'homme seul a raison contre la masse, et une société démocratique mue par des imbéciles mérite qu'on la détruise. Voilà qui fait étonnamment écho à l'actualité, non ?**

**Larguèche :** Attention quand même à ne pas faire de contresens. Il faut considérer la pièce dans son contexte. Quand Ibsen l'écrit en 1883, il vit dans une société norvégienne persuadée que les grandes idées peuvent changer le monde, et qui croit profondément au progrès. De nos jours on a davantage de recul, d'ironie même, sur la politique et les grandes idées. À l'époque, ce n'était pas le cas. Ce qui n'a pas changé en revanche, c'est la comédie du pouvoir, l'opportunisme des politiques et l'âpreté du débat. En cela, la révolte d'Ibsen est parfaitement d'actualité !

**Bournac :** Depuis des mois, quand j'évoque cette pièce autour de moi, on me parle d'actualité, d'écologie et de lanceurs d'alerte. Ce n'est pas mon propos. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas la critique que fait Stockman d'un système pourri, mais le fait que l'individualisme forcené qu'il lui oppose ne soit pas si valable que cela, et qu'il conduise même à l'autodestruction.

**Larguèche :** Je n'ai jamais ressenti cette part d'autodestruction dans la pièce. Stockman est un homme en détresse qui crie sa colère, et qui, d'une certaine manière, porte la révolte de l'auteur lui-même. Il

faut se souvenir qu'à la sortie d'*Un ennemi du peuple*, Ibsen vient de faire un énorme scandale avec sa pièce précédente, *Les Revenants*, dans laquelle il raille la société de son temps, avec une histoire sur laquelle planent l'inceste, la syphilis et l'adultère. Il en veut au monde entier d'avoir mal reçu sa pièce, et exprime clairement sa colère par Stockman et par le ridicule dont il couvre les journalistes, les élus et les partis.

**Bournac :** Je ne dis pas le contraire, mais ça n'enlève rien aux conclusions auxquelles le conduit sa colère ! Si on regarde bien la fin de la pièce, on y entre dans un processus d'autodestruction avec, en perspective, la création d'une milice. Ce qui me plaît, c'est justement de me demander comment un homme qui a la rationalité de son côté, et qui a positivement raison, dérape dans une pensée dangereuse, une abstraction douteuse, et finit par envisager d'exterminer une partie de la population !

**C'est d'autant plus troublant que l'expression, « ennemi du peuple », utilisée à l'origine pour qualifier Néron, a été, depuis Ibsen, employée abondamment pour qualifier les adversaires du régime par Staline, Mao et Hitler, dont on dit qu'il aurait puisé des passages de ses discours dans les harangues de Stockman. Ironie du sort, Trump lui-même l'a employée l'an passé en parlant de la presse américaine...**

**Larguèche :** On le voit bien dans les échanges que nous avons : le théâtre d'Ibsen est peuplé de personnages ambigus. Il ne faut pas chercher à tout prix à donner un sens dogmatique au discours de tel ou tel personnage. Ce n'est pas le dogme qui est au centre du théâtre d'Ibsen. C'est le doute.

**Bournac :** C'est en gardant cela en tête qu'il faut questionner la pièce. Ibsen ne suit pas son personnage jusqu'au bout. Il le met en forme, le fait vivre et le laisse aller jusqu'au fond de sa démarche. La fonction du poète n'est pas de répondre mais de poser des questions, et c'est au spectateur de faire le reste. À certains moments il se trouvera parfaitement en phase avec Stockman, à d'autres il sera effrayé par ses propos. Et au bout du compte, c'est son propre comportement que le spectateur sera amené à interroger.

### Et qu'y verra-t-il ?

**Bournac :** Le parcours de Stockman et son rapport au collectif nous concernent tous. Il dit beaucoup de ces moments où, comme lui, nous sommes mus par une ambition démesurée et débordés par notre ego. L'ego, c'est le diable, et on en crève. Ainsi, l'ennemi du peuple, ce n'est pas Stockman, ce n'est pas le peuple lui-même ni je ne sais quel dictateur. L'ennemi du peuple, c'est chacun d'entre nous.

*\*Aladin Larguèche vit à Castelsarrasin. Il est docteur en histoire (Université du Mirail), spécialiste en histoire de la littérature et des idées en Norvège au XIXe siècle. Il travaille actuellement à la rédaction d'une somme sur Ibsen (Henrik Ibsen au miroir de la Norvège) à paraître en 2019.*



Mars 2018

INTRAMUROS

## UN AMI DU PUBLIC

Propos recueillis par Jérôme Gac, publié le 01/03/2018

**Directeur du Théâtre Sorano, Sébastien Bournac met en scène "Un ennemi du peuple", d'Ibsen. Entretien.**

**Quel bilan dressez-vous à mi-parcours de votre premier mandat de directeur du Théâtre Sorano qui court sur trois saisons ?**

**Sébastien Bournac :** Il s'est passé beaucoup de choses ces derniers mois. C'est une aventure extraordinaire de diriger ce théâtre. Après une première saison de mise en oeuvre du projet pour lequel j'ai été choisi, l'enjeu de la deuxième saison est d'inscrire durablement dans le paysage la dynamique insufflée. Le bilan est très positif car le public s'est emparé assez rapidement du projet. Le taux de fréquentation pour la première saison s'élève à 70 %. Les débuts ont été difficiles puisque nous avons débuté par le coeur du projet, c'est-à-dire l'attention portée à la jeune création avec le festival "Supernova" dont deux éditions ont été aujourd'hui réalisées. Progressivement, à partir de la dynamique impulsée par la longue présence de l'équipe de Gwenaël Morin et ses "Molière de Vitez", en janvier, quelque chose est devenu plus évident. Pour cette première année, les conditions d'arrivée étaient difficiles en début de saison puisque j'étais dans la ligne de mire avec ma première création en tant que directeur — une commande d'écriture à Jean-Marie Piemme. Il m'a fallu le temps de comprendre comment fonctionne une maison, d'apprendre à travailler avec l'équipe, de comprendre le rythme de cette maison en particulier. On a eu à coeur de transformer le hall et de revoir l'accueil du public, de s'associer avec des restaurants, etc. On commence maintenant à avoir des repères, et c'est très agréable même si les journées sont bien denses et intenses. Il y a très peu de jours inoccupés dans l'année au Sorano. Nous avons envie de partager cette effervescence avec tous les spectateurs : dans ce trop plein, chacun peut construire son parcours de spectateurs et trouver sa ligne d'intérêt dans une saison qui brasse beaucoup de choses, entre les classiques revisités, les écritures contemporaines, les spectacles musicaux, les partenariats avec les autres structures de la métropole et de la région. Ce sont les nombreux retours des spectateurs sur ce qui se passe ici qui me touchent le plus. On peut ne pas être d'accord avec tout, mais on tente une aventure. Il y a de l'audace, de l'ambition et on essaie, à la mesure des moyens qui sont les nôtres, de faire bouger les lignes du paysage et d'apporter quelque chose de neuf dans la programmation et dans la manière de travailler. C'est très enthousiasmant !

**Allez-vous solliciter un deuxième mandat ?**

**Sébastien Bournac :** La question du deuxième mandat se posera effectivement en 2018, puisque nous devons nous mettre d'accord à la fin de l'année. Cela ne dépend pas uniquement de mon désir, cela dépend à la fois de la confrontation entre le projet formulé il y a deux ans et les résultats - il y aura donc une évaluation, essentiellement de la part des élus et des services de la Ville. Et puis, il y a cette réflexion plus personnelle sur l'éventualité d'un deuxième mandat. La question

est : un deuxième mandat pour quoi faire ? Quels seront les moyens de développer le projet au-delà de ce qui existe déjà ? Il faudra se donner de nouveaux objectifs, de nouveaux enjeux, et si je me sens en capacité d'atteindre ces objectifs je le ferai volontiers. Ce théâtre a eu une histoire très interrompue ces dernières années, et je crois qu'il a besoin de continuité. Donc, si toutes les conditions sont réunies pour que le travail puisse se poursuivre de la meilleure manière, ce serait dommage de mettre un terme à cette belle aventure. Mais il est encore trop tôt pour se positionner...

**Vous venez de reprendre votre précédente création, J'espère qu'on se souviendra de moi, un texte commandé à Jean-Marie Piemme...**

**Sébastien Bournac :** C'était important pour moi de reprendre ce spectacle cette saison pour aller au-delà de tout ce qui avait pu être précipité et un peu trop rapide dans le vécu du début de ma première saison au Théâtre Sorano. Je crois au temps et à ce qui peut se passer dans la tête des acteurs entre deux représentations. J'ai l'impression que nous avons pu aborder ce texte d'une autre manière cette saison. Dans sa maturation, il a grandi même si le spectacle reste proche de ce que vous avez vu à la création. Et puis quand il avait été présenté à Toulouse, il n'avait pas encore tourné.

**Vous montez aujourd'hui Un ennemi du peuple, d'Ibsen...**

**Sébastien Bournac :** M'attaquer à Ibsen constitue une rupture dans mon parcours artistique puisque cela fait presque quinze ans que je n'ai pas monté de texte de répertoire. Faire vivre un lieu comme le Sorano implique des choix artistiques et se confronter à des textes historiques importants. J'ai choisi une pièce particulière d'Ibsen : "Un ennemi du peuple" est une pièce assez proche des problématiques actuelles. Ça a été l'occasion de me plonger dans la lecture de l'ensemble de son oeuvre et de découvrir l'auteur en profondeur. Ça a été l'occasion d'un voyage en Norvège, en immersion, pour sentir les paysages. Je crois que la "couleur locale", comme dirait Victor Hugo, est très importante dans ces territoires. Très souvent, on rapproche Ibsen de nous alors que ce qui m'intéresse c'est, au contraire, le fait qu'il soit Norvégien, avec une folie nordique.

**Vous avez de nouveau fait appel à Jean-Marie Piemme pour cette création...**

**Sébastien Bournac :** Il n'a pas réécrit la pièce, mais nous avons travaillé ensemble pour le choix des traductions et pour adapter l'oeuvre : nous avons réduit le nombre de personnages et actualisé le propos. Le travail d'adaptation se fait aussi avec les acteurs au plateau : nous avons eu quatre phases de répétitions, contre deux seulement pour "J'espère qu'on se souviendra de moi". Le spectacle a pu se construire dans ce dialogue entre l'écriture du texte et l'appropriation du texte par les acteurs.

**En quoi consiste votre adaptation ?**

**Sébastien Bournac** : Quand Ostermeier monte la pièce, il l'aborde dans sa dimension très politique avec des choix forts qui pour moi dénaturent un peu l'oeuvre, même si j'ai beaucoup aimé ce spectacle : quand on remplace le grand monologue du quatrième acte par des textes du Comité Invisible, je trouve qu'il y a une heureuse trahison, mais trahison quand même. Je ne pense pas que le docteur Stockmann soit une victime d'une société libérale qui broie l'homme juste et le scientifique qui détient la vérité. TG Stan avait aussi monté la pièce, c'était un spectacle extrêmement réussi : ils travaillaient à partir de la machine textuelle, ils jouaient avec toutes les conventions naturalistes du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce qui m'intéresse est plutôt la recherche, dans cette farce, de la ligne mythologique du texte.

**Le film que Satyajit Ray a réalisé en 1989, à partir de cette pièce, a-t-il nourri votre réflexion ?**

**Sébastien Bournac** : Non. Son traitement est intéressant, très tragique, grave et très religieux aussi. Mais ce n'est pas du tout le langage dont j'avais envie pour ce spectacle. J'avais envie de renouer avec un langage très théâtral, comme dans "Dialogue d'un chien avec son maître" de Jean-Marie Piemme, dans une esthétique pas si éloignée de "Music-hall", de Jean-Luc Lagarce — qui a été présentée notamment au Théâtre Sorano, il y a une dizaine d'années. Nous avons d'ailleurs travaillé avec des éléments de décor de mes précédents spectacles, en particulier un élément de "Music-hall". Comme pour "Dialogue d'un chien...", la scénographie s'est construite à partir du plateau et des besoins des acteurs. On est dans l'épure.

**Envisagez-vous cette pièce comme une comédie ?**

Ibsen dit "Je veux écrire une comédie inoffensive en quatre actes". La pièce est en cinq actes : ça commence comme une pièce conventionnelle de l'époque, un genre de vaudeville de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une comédie bourgeoise, puis le troisième acte est une farce, le quatrième acte vire à l'amertume totale et à la farce noire, le dernier acte est une tragédie. C'est la satire sociale qui m'intéresse. La pièce raconte l'histoire de ce médecin qui découvre que les eaux de la station thermale qu'une petite ville s'appête à ouvrir, et qui doit garantir la prospérité de la ville, sont polluées. Mais la bourgeoisie locale et les politiques préfèrent taire la pollution pour préserver la prospérité de la ville et ne pas compromettre son développement économique. On est dans une farce où les logiques de chacun sont très vite identifiées. C'est passionnant de reconnaître les conflits d'intérêt et d'opinion, les revirements, et de voir comment un homme qui a raison finit par avoir tort. Qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné on sort de soi-même, on sort de la raison alors qu'on est légitime, pour basculer dans l'entêtement et la folie. C'est la folie d'un homme, Ibsen, qui m'intéresse. »  
Qui avez-vous choisi pour interpréter le docteur Stockmann ? « J'ai choisi une comédienne, Alexandra Castellon, pour cette partition masculine, mais l'esthétique théâtrale dans laquelle on travaille rend tout possible. Je me suis entouré de comédiens avec lesquels j'ai déjà travaillé : Régis Goudot, Régis Lux, Jean-François Lapalus, Ismaël Ruggero, etc.

spectacle vivant

## UN ENNEMI DU PEUPLE, LA RAISON DU PLUS FOU ?

► [THÉÂTRE] Théâtre Sorano | du 8 au 16 mars | 20h | 11 à 22 €  
theatre-sorano.fr

Sébastien Bournac monte la pièce du Norvégien Henrik Ibsen, *Un ennemi du peuple*, avec, dans le rôle principal, Alexandra Castellon (*Les Oiseaux* et *Sales Gosses*, au TNT, *J'espère qu'on se souviendra de moi*, au Sorano etc...). Conversation à deux voix pour un théâtre hors normes. | Propos recueillis par Valérie Lassus

Sébastien Bournac, vous citez cette phrase de Michel Foucault pour évoquer la pièce *Un ennemi du peuple* : « *De l'homme à l'homme vrai, le chemin passe par l'homme fou* »...

Sébastien Bournac : Un enfant commence à dessiner gentiment une jolie maison et puis, tout d'un coup, il gribouille tout. C'est ça, pour moi, la mise en scène de cette pièce. Le côté gentil lanceur d'alerte n'intéresse pas Ibsen plus que ça. Il ne résout pas cette histoire de pollution. C'est une anecdote. Pour moi, le vrai sujet c'est le parcours de Stockmann, qui est aussi celui d'Ibsen. Jusqu'où le docteur a-t-il raison ? L'ennemi, c'est le manque d'humilité, démon qui est aussi celui d'Ibsen quand il écrit cette pièce, en exil, non reconnu alors qu'il s'estime génial. C'est une pièce sur la folie de notre confusion des valeurs. De toute façon, je ne voulais pas refaire un Ibsen naturaliste. Alors on a cherché du côté de l'imaginaire, de l'étrange, du conte...

### SI VOUS AVEZ RATÉ LE DÉBUT...

Le Dr Stockmann découvre que l'eau des thermes, si chères et lucratives à sa ville, est polluée. Pour y remédier, la facture serait salée. De lanceur d'alerte, l'orgueilleux docteur devient alors ennemi du peuple (en l'occurrence singulièrement lâche). Il tiendra, coûte que coûte.



“  
L'ENNEMI,  
C'EST LE MANQUE  
D'HUMILITÉ



**Alexandra Castellon** : Dans un documentaire, Alain Françon explique qu'on ne peut pas jouer Ibsen, on ne peut que le dé-jouer. Il faut trouver comment rendre cette langue du XIX<sup>e</sup> siècle en passant par d'autres portes. Alors je me suis déplacée, j'ai essayé un autre endroit de travail, un truc complètement nouveau où je fais confiance à Sébastien pour me livrer à nu.

« *2 heures de solitude, ça me terrifiait* »

**SB** : La détermination du docteur, son parcours, appellent un acteur/actrice particulier(e). On voit l'énergie d'Alexandra sur scène, c'est ce qui m'a fasciné, tout comme je suis fasciné par le rôle. C'est la rencontre entre une actrice et un rôle, point. Sans autre considération liée au genre.

**AC** : N'empêche, tu m'amènes là à un endroit de moi qui me faisait peur (au point d'avoir pensé renoncer !). Il a fallu que j'accepte beaucoup de choses. D'abord, que le Dr Stockmann est un personnage très seul. Au début, 2 heures de solitude, ça me terrifiait. Il m'a fallu du temps. Là où tu es fort, c'est que tu ne nous infantilises pas. Tu nous laisses chercher, en nous laissant des indices. C'est comme une chasse au trésor. Une petite porte s'ouvre, puis une autre et encore une autre. On sait qu'on cherche quelque chose de très sincère, pas une émotion qu'on aura fabriquée. Parfois, cela demande de puiser des choses sombres en soi, ça peut être difficile. Pourtant, c'est génial à vivre, unique en tout cas dans mon parcours de comédienne. C'est mon rôle le plus dur mais c'est aussi le plus beau, c'est certain. ●

PHOTO: © Sébastien Edome